

CHAPITRE III

Hien Foug (fin).

LA leçon de la campagne de 1858, quoique rude, n'était pas suffisante pour ouvrir les yeux des Chinois. Il fallait encore plusieurs expériences semblables pour que les Chinois se rendissent compte qu'ils n'étaient pas capables de lutter par la force contre les étrangers et pour que ceux-ci comprissent que, sur le terrain de la diplomatie, leurs adversaires inlassables n'étaient jamais à court d'arguments pour arrêter la marche d'un adversaire victorieux; la parole des uns eut souvent raison des armes des autres.

Conséquences
des traités de
T'ien Tsin.

Il était facile d'ailleurs pour tout esprit observateur de s'apercevoir que les traités de T'ien Tsin, tout au moins celui conclu par l'Angleterre, n'étaient qu'une trêve. La Chine désireuse d'éloigner de sa capitale les Barbares d'Occident s'était hâtée de signer le document libérateur, quitte à en rejeter plus tard les clauses qui lui paraissaient inacceptables.

Un des articles du traité anglais arraché — malgré les conseils de ses collègues français, russe et américain — par Lord Elgin à la faiblesse chinoise, suffisait à lui seul pour rendre le traité impossible à l'orgueil de l'empereur mandchou : celui qui était relatif à la résidence permanente des agents diplomatiques étrangers à Pe King; Hien Foug, il était évident, ne sanctionnerait jamais l'article d'un traité qui permettait à des barbares méprisés de résider dans sa capitale et que les hasards de la vie dans la même ville pouvaient l'exposer à rencontrer; il ne quitterait sa demeure lointaine de Djehol que lorsqu'il serait assuré qu'un contact aussi dégradant lui serait épargné.

Sans aucun doute, les Chinois avec leur ténacité remar-